

quatre mille voix, je me crois transporté aux pieds de la Madone de Lourdes, aux jours bénis du pèlerinage national.

Après la grand'messe, le protocole veut que nous nous donnions en spectacle au public. Nous montons à une sorte de balcon qui longe la chambre de Monseigneur et fait face à l'esplanade. A notre vue, une clameur immense s'élève de cette foule enthousiaste. Après cet hosanna, nous redescendons pour aller saluer les chefs. Il nous faut de nouveau traverser cette foule humaine. Le R. P. Moule ouvre le sillon.

Nous le suivons tant bien que mal, au milieu de l'inévitable poussée et de cris de joie assourdissants. M'étant avisé de tendre la main à un petit vieux qui se trouvait sur mon passage, mal m'en prit : vingt, trente, cinquante mains se tendent à la fois et c'est miracle que j'aie pu m'arracher de là. Nous finissons cependant par arriver dans la salle où les chefs nous attendent. Ce sont des autorités de tout rang, depuis les simples chefs de villages jusqu'au grand ministre de la justice qui tient le second rang parmi les régents du jeune roi Daoudi. Le cérémonial est on ne peut moins compliqué : ces messieurs sont assis à terre sur des nattes ; nous les saluons par les formules ordinaires, et le Père s'entretient quelques instants avec eux.

* * *

Toute la matinée, les chrétiens remplissent la cour de la station, attendant qu'il leur soit possible de pénétrer dans les chambres des missionnaires. Quand leur tour est venu, ils entrent, se mettent d'abord à genoux pour saluer, puis s'assoient sans plus de façon. Ils restent là des heures, les yeux braqués sur le Père, qui cause familièrement avec eux. Quelques-uns apportent des petits cadeaux. C'est peu de